

“Comme
un papier
tue-mouches
dans une
maison
de vacances
fermée”

La Parole Errante
à la Maison de l'Arbre
9 rue François Debergue
Montreuil 93100

de
mai
68
à...
CHANTIER



“La crèche
sauvage”
*Françoise
Lenoble-
Prédine*

**Propos recueillis
par Pierre Vincent Cresceri
et Stéphane Gatti
Rédaction et mise en forme
Benoit Francès**

“La crèche sauvage”

Entretien
avec
Françoise
Lenoble-
Prédine

Parce qu'elle est là et qu'il n'y a encore rien, Françoise Lenoble-Prédine s'improvise responsable de la crèche « sauvage » de la Sorbonne. Alors que dehors « ça chauffait », dedans cette institutrice accueillait les enfants des militants. Elle saisit l'évidence de l'autogestion : là, maintenant, il y a quelque chose à faire et pas d'institution pour le faire. Alors on s'organise. Bouts de ficelle et responsabilité donnent consistance à une politique du quotidien. Après l'évacuation de la Sorbonne, des crèches similaires vont se créer aux Beaux-arts et à Vincennes. Ces lieux spontanés auront des avatars : les crèches parentales, à la législation desquelles Françoise Lenoble-Prédine participe en 1981. De l'accueil de jeunes en difficulté à l'horticulture, « tout est prétexte » pour agir. « Professionnelle » de la vie quotidienne, inclassable, elle continue ainsi à se jouer, fidèle en cela à mai 68, des identités sociales et des statuts pour saisir chaque occasion de sortir des enfermements.

La crèche « sauvage » de la Sorbonne

5

À côté des Katangais de la Sorbonne, qui focalisaient toute l'attention des médias, il y avait quelque chose dont on voit les traces dans tous les journaux du mouvement de mai 68, c'est l'effervescence autour de la création des crèches dites « sauvages ».

Le début de l'histoire était assez anecdotique. Mais, en réalité, on s'aperçoit que cela a enclenché tout un mouvement au niveau de cette organisation des crèches, qui sont, maintenant, devenues des crèches parentales. Ce qui est très amusant, c'est de voir que les crèches « sauvages », c'est tout simplement les gens qui s'organisent entre eux pour s'occuper des jeunes enfants. À l'époque, j'étais institutrice d'école maternelle.

“La crèche sauvage”

J'avais un frère qui faisait des études d'archéologie et qui se retrouve plongé dans ces fameux événements de mai 68. Tout simplement, il m'a dit : « Attends, je garde les enfants, faudrait quand même que tu connaisses la vie... » Cela voulait dire aussi : « Que tu saches ce qui se passe ou que tu t'intéresses... » J'étais une très bonne pédago, mais je faisais partie des gens qui étaient d'abord trop pris dans leur vie quotidienne. Et, en effet, je suis descendue au métro Saint-Michel où j'allais peu parce que je vivais en banlieue. À l'époque, les institutrices crevaient un peu de faim aussi. On n'était pas bien payées. Alors j'ai demandé la Sorbonne et quand j'ai vu la Sorbonne, j'ai vu un tel méli-mélo...

6 J'avais lu dans *France Soir* qu'il y avait une crèche qui s'organisait. J'étais un peu consternée, j'ai eu très peur pour les enfants et je me suis dit : « La seule façon de les aider un peu est d'aller à cette crèche. » Le lendemain, le jeudi, j'y suis allée. C'était derrière la bibliothèque. J'ai ouvert la porte. Il n'y avait rien. Il y avait un jeune avec un drapeau noir à la fenêtre. J'ai demandé où était le responsable. À l'époque, je ne pouvais pas vivre autrement qu'avec un « chef ». Le jeune a disparu, je me suis dit : « Je vais attendre le chef parce que là, il n'y a vraiment rien, alors il faut que j'aide... » Est arrivée une journaliste du *Monde*. Comme moi, elle voulait trouver la crèche pour voir ce qui s'y passait. La journaliste, du coup, croit que je suis la responsable et j'ai pris l'initiative de lui répondre. « Vous faites une crèche, pourquoi ? » J'ai dit : « On est en plein mouvement, les parents doivent un peu se libérer, mais il faut que les enfants soient bien. On reprend les problèmes pédagogiques de la révolution en 17. En 36, les syndicalistes ont su s'organiser pour s'occuper des enfants. » Elle était tellement étonnée des orientations pédagogiques, de la façon dont on allait faire des marionnettes pour désangoisser, qu'elle m'a demandé : « De quoi avez-vous besoin ? » À l'époque, on avait dix feuilles de papier

Canson pour cinquante enfants de deux et trois ans. Je me suis dit : comme ça chauffe à l'extérieur, si on a des nourrissons qui arrivent, je demande pour six mois ou un an de boîtes de lait, de casseroles, etc. Elle est un peu étonnée que je n'ai besoin que de cela. Alors, dix minutes après, elle revient et me redemande. Et j'ai tout de suite compris : toute la nuit, les gens ont défilé pour voir la crèche, qui, en fait, n'existait pas. Toute la nuit, j'ai expliqué comment on allait s'organiser. Les gens m'ont demandé ce dont on avait besoin, j'ai dit : « On a besoin de livres pour les petits, les grands, de frigos, etc. » À cinq heures du matin, le responsable n'était toujours pas là. J'étais un peu ennuyée. Il fallait que je reprenne la classe, que je prenne le premier métro. Alors, j'ai fait une grande affiche : « Ici, crèche de la Sorbonne. » Je me suis faite désigner par les syndicalistes qui travaillaient autour de la question de l'école comme responsable de la crèche. À l'unanimité. Je suis restée sept semaines, jour et nuit, à organiser cette crèche.

Comment arrivaient les enfants ?

7

J'ai eu l'impression, tout de suite, d'être obligée de m'organiser devant le nombre d'enfants. Au début, je pense qu'on a eu des enfants d'étudiants qui venaient voir. Tout de suite, la règle : inscriptions, à telle heure venir les chercher... M'assurer qu'il y avait bien un relais, qu'ils n'étaient pas abandonnés. Je ne l'ai su qu'après, mais, au fur et à mesure, j'ai été très visitée par des gens comme Françoise Dolto, des éducateurs, des juges pour enfants. Ils tombaient devant le coin des contes, le coin des marionnettes, pour la sieste, les petits, les moyens et les grands... Les gens me demandaient toujours : « De quoi avez-vous besoin ? » J'ai eu des téléphones. J'ai demandé à être en lien direct avec le préfet et le sous-préfet en cas d'évacuation. À mes yeux, j'étais dans un lieu où il y avait un chef qui

pensait à moi, qui m'envoyait des gens pour voir ce dont j'avais besoin et donc j'organisais ce lieu. En réalité, il faut savoir qu'il y a des gens dans la Sorbonne qui n'ont jamais fait grève. Ils se sont donc, à mon avis, focalisés sur ce lieu qui leur paraissait être le seul lieu d'organisation qui existait. J'ai donc eu tout ce que je voulais, les ambulances pour les évacuations... Les chefs, je ne les avais jamais rencontrés, ce qui m'ennuyait énormément, mais bon, je me disais que je n'avais qu'à prendre mes responsabilités... J'ai eu mon comité qui a repéré des lieux où l'on pourrait atterrir en cas d'évacuation. C'est comme cela que je me suis fait envoyer des ambulances quand il a fallu évacuer. Arriver dans des appartements du 16^e, où j'exigeais le lait chaud, le machin, etc. Sans avoir aucune résistance, je tiens à le dire. Un esprit d'étonnement total, mais de bonne organisation. Des enfants, on en a eu facilement jusqu'à soixante. Je me rappelle, à un moment, on attendait les marionnettistes ; ça chauffait vraiment, j'avais peur pour les enfants parce qu'on attendait au troisième étage. On n'entendait pas grand-chose, mais l'anxiété était là. Je savais que mes marionnettistes arrivaient, mais qu'ils étaient coincés par les manifs. Je suis sortie. Je suis allée voir les CRS. Ils ont arrêté trois secondes de se taper sur la gueule et la voiture des marionnettistes est passée. Le côté positif est que tout le monde est arrivé, y compris les journalistes. C'était l'occasion d'expliquer pourquoi il y avait autant de garçons que de filles pour s'occuper des enfants, l'importance des hommes dans les six premières années. À l'époque, il n'était pas question qu'il y ait des hommes dans les crèches ou les écoles maternelles. C'est à cette occasion que les messages ont pu passer. Expliquer l'importance de décroisonner par tranches d'âges en disant : « On n'est pas des saucissons », mais des éléments comme dans une fratrie où il y a des espaces... Les méthodes d'éducation active... Là, on pouvait faire passer des messages. Je veux dire que tout le monde a pu participer à

l'émergence de ce type de crèche et d'organisation.

Il y avait un comité d'organisation et un comité de grève à la Sorbonne ; est-ce que tu avais des contacts ?

Il y avait apparemment pour moi, à ce moment, plein de contacts. La seule chose que je peux dire est que j'ai eu, évidemment, beaucoup d'argent. Je gardais juste ce dont j'avais besoin le lendemain et je faisais les comptes de l'argent remis. Je m'étais fait indiquer un endroit où il semblait y avoir un chef, et, tous les soirs, je remettais des sommes colossales à un guichet pour un chef. Mais les contacts, c'était toujours de l'extérieur. Je m'occupais avant tout des enfants pour que cela se passe bien. Quand des parents affolés ont commencé à défiler à la crèche, surtout pour chercher partout leurs filles de quatorze, quinze ans... La rumeur courait que c'était les Katangais. J'ai été voir Jackie, le chef des Katangais. J'ai attendu deux heures. Je lui ai expliqué mon problème. Il fallait qu'il me désigne des gars bien afin que, tous les jours, je fasse des virées dans les amphithéâtres pour repérer les mineurs, non pas pour les 9 dénoncer, mais pour essayer de les inciter à renouer avec leurs parents. Jackie m'a envoyé tous les jours deux gars très bien. On faisait le tour des amphithéâtres. Après, des éducateurs de rue sont venus. Donc je les organisais. Puis, très vite, j'ai eu la rumeur de la drogue, de la toxico. Il y avait énormément de distribution de drogue. À l'époque, c'était quand même pas si fréquent. Donc, je me suis fait à nouveau aidée par le chef des Katangais, en plus des éducateurs de rue. On en a coincé deux qui ont été interrogés dans mon bureau, un peu bousculés. Pour se rendre compte que c'était des policiers ! Ils avaient leurs cartes de police et ils distribuaient de la drogue ! J'étais un peu comme une intendante du lieu. Quand il y a eu les émeutes où ça a bien castagné, où tout le monde a été gazé,

10 tout le monde dans ma crèche était dans les couloirs, on était gazé de la tête aux pieds. Je me revois par terre, un médecin qui me dit : « Levez-vous, prenez un papier, un crayon et notez. » Lui, il s'était mobilisé comme dans un service et il lui fallait son infirmière en chef... En effet, je me suis rendu compte du désastre. C'était un lieu où, quand ça chauffait trop, l'hôpital s'organisait... Il y a eu un hôpital, avec jusqu'à cent médecins improvisés. Plus ceux qui me donnaient un coup de main quand il fallait les planquer. À un moment, j'ai fait l'hôpital. Après, j'ai demandé à ce qu'il y ait une vraie organisation dans un autre lieu. Je n'ai plus eu à m'en occuper. Quand il y a eu les grandes manifestations, surtout sur la fin, quand Sartre est venu parler, il y a eu un monde fou ; les gens se piétinaient, ils s'évanouissaient. Pendant ce temps-là, je suivais le rythme des enfants. On était épuisé. On dormait avec les enfants. Je me rappelle toujours : on était dans la section des petits, je vois une porte s'ouvrir, deux gars qui portaient une fille évanouie. Je leur dis : « Non, l'hôpital, c'est en bas ! » Les gars me sortent leur carte de flic et me disent : « On la met ici, on sait qu'elle sera mieux soignée. » C'était une vie d'intendance à l'intérieur... J'entendais les rumeurs... Pour moi, ça chauffait, ça ne chauffait pas... Il y avait des gens qui revenaient me tenir au courant.

Cette crèche, comme le reste de la Sorbonne, a été évacuée.

Mon drame, c'est que cela s'installait, c'était très bien organisé, ça allait durer. J'ai pris deux jours pour rejoindre ma famille en Belgique qui m'avait fait des réserves – ça me rappelait la guerre 39-45. Ils m'avaient gardé mon fiston, car j'étais tellement prise... Du coup, quand je suis revenue, l'évacuation avait déjà eu lieu. Je n'ai pas pu y participer. Par contre, ce dont je suis assez fière, c'est que c'était tellement briefé que l'évacuation s'est très bien faite. Je savais où les rejoindre car on avait

organisé l'évacuation avec les personnes qui restaient là en permanence. C'était un hôtel qu'un copain nous avait prêté. Il paraît qu'à leur arrivée c'était nickel, ciré, chaque même dans un lit, etc. Ce qui est très joli, c'est qu'il y a eu un appel téléphonique pour me prévenir que j'avais oublié un cahier d'intendance avec des noms dessus. Des gens l'avaient retrouvé à l'intérieur de la Sorbonne et l'avaient pris pour me le restituer afin que les flics ne tombent pas dessus.

Oui, les enfants ont un langage

Au début de l'année 69, des expériences similaires vont se mettre en place aux Beaux-arts et à Vincennes.

Ça a démarré au début de la construction de Vincennes. Je faisais des occupations et, dans les groupes de militants ou les réunions sur Vincennes, systématiquement, je demandais qu'on pense à faire une crèche. Ce n'était pas évident car ce n'était jamais le bon moment, il y avait toujours des débats bien plus intéressants à faire et, systématiquement, je les emmerdais avec les enfants, les jouets. J'arrivais avec une vraie intendance, j'occupais les lieux, j'amenais les jeux. Je me rappelle, c'était Glucksmann à l'époque, et là on a pu poser le débat de la crèche. C'est comme cela qu'il y a eu une crèche à l'intérieur de l'université de Vincennes.

11

La crèche des Beaux-Arts et la crèche de Vincennes sont des crèches militantes.

Ce sont des crèches militantes, mais qui restent organisées par les parents eux-mêmes. Aux Beaux-Arts sont arrivées des édu-

catrices danoises pour jeunes enfants, qui ont contribué à amener ce nouveau regard. La crèche de Vincennes était militante d'une autre façon : c'est le début des associations de parents d'enfants en crèche, comme les associations de parents d'élèves de maternelle. Les équipes traditionnelles de crèche se sont confrontées à des parents qui ne voulaient pas des types d'éducation et de puéricultrice de l'époque. C'est là où a commencé tout le débat sur le monde des crèches, que je connaissais déjà bien pour l'avoir vécu en termes d'enfermement dans ma maison de mère célibataire.

« Sous les pavés la plage. » « Prenez vos rêves pour des réalités. » N'ayant pas trouvé de chef, m'apercevant qu'il n'y en avait pas et qu'en fin de compte je pouvais très bien organiser mes affaires sans avoir un chef sur le poil, j'ai bien profité de l'occasion. On oublie souvent ce côté où, tout d'un coup, des gens très communs se sont mis à se prendre en main. Je faisais partie du lot. Connaissant bien les crèches, puisque j'avais été enfermée en tant que fille-mère, je savais qu'on s'y occupait moins des enfants que de la façon dont il fallait aménager l'espace. Par exemple, j'avais en tête que, dans une crèche, il fallait espacer les berceaux de quatre-vingt sept centimètres et les aligner. On ne nous apprenait sûrement pas les « bisous, bisous, câlins » et on était déguisées comme des infirmières – les blouses, les masques. Alors quand j'ai commencé, poussée par les événements, à observer les « grands » de maternelle, à discuter avec les tout-petits, j'ai compris que tout ce petit monde se parlait. C'était aussi le moment où l'on commençait à observer les enfants pour mieux comprendre. Avec l'introduction des Baby-relax dans les crèches où tu vois tous ces petits gazouiller, on s'est aperçu que, oui, les enfants avaient un langage... Tous ces gens comme Françoise Dolto qui racontaient qu'il fallait être à l'écoute des enfants, que s'il arrivait un pépin, il fallait en parler aux enfants. Tout cela a accéléré ce regard qu'on avait sur eux.

La crèche de Vincennes a duré longtemps puisque c'était une crèche institutionnelle, mais avec des comités de parents. Les comités de parents, avec le personnel des crèches, dynamisaient toute la réflexion. En parallèle, en juin, je déposais une association pour des centres de la petite enfance. Et pendant, je crois, trois ou quatre ans, j'étais en Dordogne. Je prêchais la bonne parole sur l'importance des six premières années, l'importance du rapprochement des crèches maternelles, la présence des hommes, les méthodes d'éducation active, le regard sur les bébés. Je suis à l'origine, par exemple, des berceaux transparents dans les hôpitaux. Au niveau de l'architecture, il y a le souci du fait que les enfants ne peuvent rien voir de la vie extérieure si tu leur mets des fenêtres en hauteur. J'ai travaillé dans toutes sortes de commissions. J'ai aussi travaillé sur le droit au sommeil quand on en a envie. J'avais mon petit comité qui me commandait des châles au crochet parce que j'étais bonne en artisanat. Donc, en un aller-retour, je faisais un châle et cela me payait mon voyage. Au retour, je voyageais de nuit. J'arrivais à sept heures et à huit heures, j'étais sur mon tracteur pour labourer et voir comment cela se passait du côté 13 de la petite communauté.

L'Hirondelle, lieu de ralliement

Tu as donc quitté Paris et les crèches ?

En fait, elles n'existaient plus. La crèche des Beaux-Arts, je ne m'en occupais pas. Avec les douze, ceux qui étaient restés, qui m'avaient aidé à faire cette crèche, mais qui n'avaient pas de boulot, la question était plutôt de voir comment on pouvait continuer ensemble après la Sorbonne. Comment partir ensemble ?

Comme on parlait de « marche verte », on est allé ensemble en Ardèche, essayer de repérer un lieu où l'on pourrait monter une ferme d'exploitation et voir du côté « petite enfance ». Mais là, ça restait flou parce que j'étais trop prise par le quotidien. Il y avait douze personnes à nourrir et il fallait voir comment s'y prendre... Il fallait d'abord défricher une exploitation et, du coup, je m'orientais plutôt sur l'idée d'un lieu pour jeunes enfants défavorisés. Là, j'avais un point de chute et, en ramassant l'argent ensemble, les enfants étaient placés comme ouvriers agricoles, j'ai commencé à comprendre qui était autour de moi. J'étais dans l'organisation du quotidien. J'avais pris l'habitude de dire : « Tu nous donnes ton prénom, le reste je m'en fiche, mais ici on travaille. » Je connaissais le prénom de tous, mais je ne connaissais rien d'autre. D'où venaient les enfants ? Je n'en savais rien, mais, du coup, ont déboulé de la France entière des jeunes qui me disaient : « T'es Françoise ?...Voilà, j'arrive de là... Le juge pour enfants m'a dit d'aller chez Françoise. » Je n'ai jamais réussi à savoir comment très vite les juges pour enfants, qui eux aussi pensaient participer au mouvement, m'ont envoyé autant de jeunes... La veille de Noël, on m'a appelée en me disant : « Madame Françoise, vous ne pouvez pas prendre untel ? Parce que vous comprenez, nous, il faut qu'on parte en vacances, on n'a personne pour nous remplacer. » Très vite, je suis devenue un lieu de ralliement pour des jeunes en difficulté. Quand j'ai commencé à avoir sérieusement les gendarmes et les flics aux baskets, j'ai très vite compris que chacun avait un itinéraire très particulier. Quand les flics débarquaient, heureusement, je ne connaissais pas les noms de famille, ils demandaient : « Vous connaissez Monsieur untel ? » Je ne pouvais pas répondre, je ne mentais pas, je ne connaissais pas les noms. Au fur et à mesure, j'ai commencé à comprendre les histoires de vies souvent assez lourdes de ces personnes-là. Ce n'est pas sans raison qu'ils étaient venus à la ferme, parce

qu'eux aussi avaient besoin de trouver un lieu d'enfants. Cela les réparait aussi... Moi aussi, cela me réparait quelque part... J'étais plutôt autour de cette problématique-là, un lieu non institutionnel où chacun fait des tâches. Il y a plein de gens qui sont allés faire leur « marche verte ». La différence, c'est que j'ai vécu en milieu rural. Les haricots, la vigne, je connaissais... Je savais mener des équipes comme les gens du voyage. Pour l'organisation, j'étais un peu comme la chef de meute. Mais après, il y avait plein de gens qui venaient voir, c'est un peu devenu le lieu qui devait former ceux qui voulaient s'installer à la campagne. Je passais mon temps à reconstituer les stocks de la gamelle, à apprendre à faire du feu parce que tous ces gens-là n'avaient aucune réalité de terrain. Je pensais que ma mission était de le faire et j'ai passé mon temps à cela. Quand j'ai compris que je n'arriverai pas à acquérir suffisamment de terres, j'ai acquis du matériel agricole au-dessus de mes besoins, et cela me permettait, en me plaçant chez d'autres agriculteurs, de faire le travail chez eux. C'est comme cela que j'ai pu acquérir suffisamment de terres pour faire vivre un groupe. Parallèlement, je faisais avancer le débat sur les centres de la 15 petite enfance.

Et puis il y a eu ces expulsions retentissantes, trois fois. Cela a été l'occasion d'un débat sur : « Qu'est-ce que l'autre ? Pourquoi le virer ? » J'ai été assez maligne pour comprendre tout de suite... Je travaillais en groupe avec des protestants, des catholiques et des laïques sur toutes ces problématiques, à réfléchir à pourquoi untel n'est pas bien, etc. Et donc, c'était aussi organiser les systèmes de défense qui portaient le débat dans un milieu qui a connu les guerres de religion... C'est pour cela que, à chaque expulsion, on disait que j'étais inscrite à la IV^e Internationale – je n'ai jamais su ce qu'était la IV^e Internationale, mais c'était les fantasmes et j'ai toujours été défendue... Là, j'ai vraiment eu affaire à l'extrême droite. Ils

ont été jusqu'à changer le sous-préfet qui refusait de m'expulser – à juste titre, car, entre-temps, j'avais réussi à déposer la somme dont on avait besoin pour acheter l'exploitation. On avait déjà versé un tiers. Ils ont donc vraiment été chercher loin pour pouvoir nous virer et, du coup, après, il fallait aussi organiser les jeunes en résistance parce que j'avais des cas lourds, des cas où ils pouvaient se retrouver en taule. Tout le monde le savait, curés, protestants, etc. Quand le chef de la gendarmerie, qui me connaissait très bien, me dit : « Madame Françoise, si vous ne cédez pas, vous ne pouvez pas imaginer ce qui va se passer. » J'ai dit : « Mais vous êtes là pour me protéger ? » Il a été honnête et m'a répondu : « Les ordres sont tels que je ne pourrai pas. » J'étais devenue la sorcière, et ils ont jeté mes affaires sur la place publique ! Je ne me suis pas démontée car j'avais aussi à encadrer. Donc, autour de toutes mes affaires qui ont été jetées sur la place publique, j'ai réorganisé le débat. Avec les pasteurs, les curés, les laïques, on a formé tous les jeunes au maniement de l'appareil photo. On a eu la première vidéo. La meilleure défense pour nous était la vidéo. Carole Roussopoulos avait introduit la vidéo et cela a donné des choses intéressantes. On a fait des tournages et j'étais dans un village qui n'avait jamais vu la vidéo. Très vite, on s'est organisé pour protéger l'ensemble des jeunes. On avait tous des appareils. Quand les flics arrivaient, ils ne savaient pas très bien si on était photographe ou journaliste, et on faisait des tournages vidéo. Hélène Chatelain faisait les tournages et, tous les soirs, on les passait au bistrot du village. Et au bistrot du village, tous les soirs, on attendait la saga de l'expulsion de l'Hirondelle, parce que pour les gens, la vidéo, c'était comme si ça passait à la télé. Quand on a été vraiment viré, on a réorganisé des ateliers de menuiserie pour trouver un peu de moyens financiers. C'était un jouet à roulettes qui racontait l'histoire de l'expulsion – un huissier, une fermière noire expulsée – et tous les jeunes, avec l'aide des

pasteurs et des curés, ont vendu des jouets qui racontaient l'histoire de l'Hirondelle. Du coup, les jeunes étaient protégés et organisés. En deux mois, j'ai réuni vingt hectares. Très vite, les mêmes qui avaient voté pour que je ne puisse pas être reconnue comme chef d'exploitation m'ont donné un métagage et j'ai recommencé sur un autre lieu.

L'Hirondelle, ça a duré combien d'années ?

De 69 à 73, avec trois expulsions. On a travaillé sur le droit à la terre, les droits de ceux qui travaillent la terre. Après, j'ai été hébergée dans une métairie et, là, on a cramé de la tête aux pieds. Le feu mis par le propriétaire, où tu ne sais plus si c'est un acte manqué ou qui ou quoi... Après, on a vécu en baraques de chantiers, de nouveau sur l'Hirondelle, et j'y ai accueilli des jeunes, des personnes en déserrance.

Le lieu existe-t-il encore ?

Non, il est mort. Mitterrand arrivant, à l'époque c'était quand même vécu un peu comme une avancée. Comme j'avais fait la campagne d'un élu qui est devenu député, je suis passée de ma baraque de chantier à une très belle chartreuse avec un parc de dix hectares. Bref, grand genre. Du jour au lendemain, j'organisais les hélicoptères qui atterriquaient sur la pelouse avec des militants qui m'indiquaient dans quel verre on mettait le cognac. Du coup, les militants de mon petit village m'ont appelée pour me dire : « Maintenant que tu es là... tu détruis tes baraques de chantiers. » La rage m'a pris et j'ai dit : « Jamais ! » Depuis, le village a les baraques de chantiers qui servent à plein de gens qui passent, qui ont besoin ou qui se planquent. Éric, le fiston, a refait un lieu de vie, mais cela a été trop lourd parce qu'on n'a jamais été subventionné. J'ai fini de

payer mes dettes il y a quatre ans. C'est pour moi un lieu mythique car j'avais réussi à racheter toutes les terres autour de la propriété dont on a été expulsé grâce à l'aide d'anciens ouvriers italiens qui sont arrivés en France dans la vague après les Flamands. Quand j'ai été expulsée, ils sont venus me voir pour me dire : « Françoise, vous allez avoir besoin des terres tout autour. » J'ai été expulsée et, en même temps, dans cette même communauté du village, j'ai pu racheter les terres tout autour. Mais je n'ai pas pu obtenir les subventions de jeune agricultrice, parce que, lorsque le dossier a été déposé, j'avais trente-cinq ans plus deux jours. Dans la loi française, je suis à l'origine du fait que les femmes puissent être chef d'exploitation. J'ai aussi plaidé le fait pour les gars qui ne faisaient pas leur service militaire, que les trois jours comptent pour être jeunes agriculteurs. J'avais fait deux enfants, j'étais femme seule, et j'avais trente-cinq ans plus deux jours, ils n'ont pas accepté. Faire des enfants pour la nation, cela n'équivaut pas à faire deux jours d'armée. Par contre, il y avait aussi un certificat de moralité. Ils ont choisi entre un père hollandais, marié, catholique, treize

18 enfants, et moi, seule, séparée, deux enfants. Il a donc eu le certificat de moralité.

Défricher la vie quotidienne

Les lieux de vie, en parallèle du mouvement de l'anti-psychiatrie, sont des lieux où, à partir de personnalités fortes, chacun s'organise pour gérer la vie quotidienne et pour faire rentrer l'argent. En 1981, quand je suis rentrée au cabinet de Georgina Dufoix, j'ai légiféré sur les crèches parentales, qui étaient les crèches sauvages. Réponse des directions de service : « Nous n'avons aucune demande. » J'ai passé cinq jours sur les trois

téléphones de mon bureau à appeler tous ceux que je connaissais : « Faites monter les dossiers ! » Du coup, à la réunion suivante, où ils affirmaient qu'il n'y avait aucune demande – ils ne voulaient pas des crèches parentales –, j'ai amené tous les dossiers. En réalité, ce n'était même pas une loi, c'était un décret. J'ai tout de suite dit qu'il ne fallait pas légiférer, que c'était une question de pratique. S'il y a un décret qui l'autorise, il faut le faire vivre, c'est tout. Or, ce décret, je l'avais préparé du temps de la droite. Il était prêt quand Georgina Dufoix est arrivée. On a aussi légiféré sur les lieux de vie avec Rosenberg ; c'était ce juge qui, à l'époque, avait inventé ce qui permettait d'encadrer les enfants l'été avec tout, les flics, les ci et ça. Ça se passait très bien. Je veux dire que les flics gagnaient une autre image en tant que sportifs... C'est le premier travail qui a été fait avec la police de proximité.

Peu à peu le regard s'est totalement modifié sur la petite enfance, mais, en même temps, cela signifiait aussi une ouverture sur la ville, sur le quartier..

19

Oui, une organisation sur le quartier : comment faciliter la vie quotidienne, les services de proximité. Du côté médical, c'est pareil : il y avait des grandes discussions entre les médecins de quartier, des médecins de tous niveaux – très peu de psy, d'ailleurs – des médecins de la vie quotidienne pour être plus à l'écoute des attentes de celui qu'il fallait « soigner ». C'était les groupes Balint, les groupes planning familial. Ça touchait à l'amélioration de sa propre vie, de sa vie quotidienne, du bien-être.

En même temps, c'est marrant, parce que c'est une dimension qui est devenue très importante par la suite dans les écrits sur mai 68. Concrètement, ce sont les premières réflexions sur la quotidienneté, c'est-à-dire sur les gens, et où les choses se

gèrent heure par heure, jour après jour. Il faut essayer d'aménager au mieux sa vie quotidienne. C'est s'organiser près de chez soi, faire attention à cette vie quotidienne. Il y a eu des centres de la petite enfance en 73. C'est la femme de Chaban-Delmas. Je ne savais pas non plus qui c'était. J'avais fait une expo à l'Institut pédagogique national de Paris sur les centres de la petite enfance avec un concours d'architecture. On avait réfléchi avec des architectes, avec Françoise Dolto, sur quels types de lieu pour les jeunes enfants. Ça avait fait accélérer la réflexion, et, comme on était en pleine construction des villes nouvelles, toutes les villes nouvelles ont eu leur centre de la petite enfance.

Cela veut-il dire que tout est réuni ?

20 C'était l'idée de faciliter l'intégration de l'espace pour faciliter l'intégration de la fonction et rapprocher crèche et maternelle. Parce que les enfants passaient de la grande section de crèche à la petite section de maternelle. Donc, ayons un vocabulaire pour cette phase importante. Qu'entre les puéricultrices de crèches et les institutrices, ça se croise, et les enfants aussi. Il y a eu ce mouvement d'intégration de l'espace.

Mais ça a dérapé aussi sec, on reconstruisait la vie dans un espace clos. C'est vrai, il y a plein de centres de la petite enfance dans chaque ville nouvelle, mais, très vite, il a fallu instituer ce débat que les villes elles-mêmes accueillent les jeunes enfants. On a eu des discussions sur le handicap, des petits, qu'ils puissent circuler, arrêter d'avoir le nez au ras des pots d'échappement ; que, dans la ville, il y ait des circulations qui le permettent. Ce n'est pas encore tout à fait mis en application dans les villes, mais disons que c'est à partir de ce mouvement que ça va gamberger.

A force d'être l'interlocutrice de toutes les initiatives, tu es devenue une professionnelle de la vie quotidienne en quelque sorte...

Tout à fait. En 84, il y a eu un changement à gauche. J'ai donc été glissée à la mission interministérielle des grands projets d'architecture et d'urbanisme : l'Opéra Bastille, etc. Du coup, j'ai pris des jeunes pour ces chantiers. J'ai été à nouveau dans une réflexion sur les jeunes puisque j'avais cette préoccupation d'insertion. Mais, au niveau culturel, j'ai été estomaquée qu'ils ne s'occupent que de patrimoine bâti. Moi qui étais de milieu rural et qui connaissais la richesse du côté agricole, j'ai commencé à me demander pourquoi on ne valorisait pas le patrimoine paysager et le patrimoine de nos jardins. C'est là où je me suis beaucoup préoccupée de tout le domaine du monde du vivant et en particulier des plantes. C'est Bianco, secrétaire à l'Elysée, qui a été le premier adhérent des centres de la petite enfance. Il était venu et avait dit : « Maintenant, elle s'occupe des fleurs, mais elle s'occupe toujours de la vie. » J'ai trouvé cela très joli, car je suis, en tant que femme, quelque part 21 portée par cet instinct de vie, mais de vie quotidienne : ne pas oublier que ce sont les plantes qui sont à l'origine de la vie. C'est mon instinct de vie de femme isolée.

Tout est prétexte

En même temps, ça permet d'avancer dans tous les espaces où il y a des possibilités de faire...

Tout est prétexte... Je m'en suis rendu compte. Maintenant, je fais du développement culturel et économique à partir de l'histoire des hommes et des plantes. C'est un créneau, ce n'est pas facile à le faire comprendre. Mais qu'importe... Je suis en équipe, on fait des appels d'offres. Je suis restée dix-douze ans au Liban en faisant des allers-retours. Quand je prends des stagiaires en horticulture, je prends parfois plus de filles que de garçons, si j'ai à rééquilibrer. Par exemple, au Liban, il y a le fait que les Libanais ne travaillent pas parce qu'ils ont les ouvriers syriens et qu'en plus, niveau jardinage, les gars ne veulent pas travailler le jardin. C'est ce qu'on a vécu ici, il y a quinze ans. Maintenant c'est très à la mode, mais bon... Quant aux filles, cela ne se fait pas du tout. Prendre une stagiaire, si je dois rééquilibrer jeunes Libanais et jeunes Français, je les choisis sachant jardiner, jeune femme mais plutôt blonde et, du coup, quand j'arrive dans mon village libanais, on met les gants, on s'occupe des poubelles, on fait le tri nous-mêmes. On n'a pas besoin des Syriens pour s'occuper des poubelles, maintenant les filles sont formées. Il y a des exploitantes agricoles, il y a des jardinières, il y a des responsables de service des espaces verts. J'ai indiqué l'égalité des hommes et des femmes, le fait que les femmes ne font pas que mettre des boucles d'oreille, qu'elles peuvent faire les mêmes boulots. Je m'aperçois que dans le quotidien c'est pareil. Je me rappelle toujours comment j'ai choqué les professeurs. C'est comme les gars de l'ENA, on leur apprend comment recevoir. On travaille la terre, mais c'est aussi savoir pour les réceptions la façon dont on s'y prend pour

mettre un vieux drap, comment on place les couverts, et il y a les profs qui disaient : « Ce n'est pas à nous d'avoir à apprendre cela. » Je leur dit : « On va à l'extérieur, on doit avoir des comportements qui nous permettent de vivre en termes égalitaires et il n'y a pas de "je fais ci et pas cela". Dans la vie quotidienne, on assure toutes les actions à mener. »

Si tu veux que je te raconte l'histoire en termes de biodiversité, de développement durable, je reprends exactement la même chanson. Actuellement, comment faire du compost à la maison, de la vermaculture, du microjardinage, de l'agriculture romaine ? Je travaille sur la lutte pour les terres alimentaires, pour la cause nutraceutique parce que cela me permet de développer les ignames dans mes potagers scolaires d'Antananarivo, où tu as un tiers des enfants qui s'évanouissent dans la journée parce qu'ils n'ont pas mangé depuis un jour. Je me branche avec tout ce qui se passe en termes de développement sur le micro-jardinage dans les villes et dans l'agriculture urbaine. On est quand même, avec Éric, à l'origine des jardins partagés sur les villes de Paris, de Bordeaux, de Nancy. Cela fait dix-sept ans que l'on travaille en réseau, que l'on fait des colloques sur la vie quotidienne, son lien avec le monde du vivant.

Aujourd'hui on me demande, d'ailleurs, comment je procède avec les maires. À la Cité des sciences, j'avais réussi à faire une exposition. Au début, ils me prenaient pour une ringarde. Au final, à l'inauguration, il y avait plus de neuf cents personnes. Les gens disaient : « Mais on ne comprend pas ! » Ça veut dire que les interfaces et l'horizontalité marchent. C'est la même chose à Antananarivo dans la gare. Le public est pieds nus, mais l'inauguration, c'était par Métropolis, l'association de toutes les grandes métropoles internationales. Avec trois francs, six sous, mes caisses de déménagements, j'ai refait une expo dans cette gare. Elle fait douze mètres, alors il fallait

motiver tout le monde. Il y avait aussi l'ambassadeur et tout... Parfois je me dis : « Mais tu as un toupet monstre ! » Au Liban, quand j'y allais, j'entendais l'ambassadeur : « Françoise est arrivée, les jardins vont être au carré ! » J'y suis retournée quand ça chauffait avec les chiites. Le jardin est un outil formidable : on doit jardiner pour bouffer. Depuis sept ans, je vois les chiites, les chrétiens, les maronnites... Du coup, avec le jardin, je parle de l'échange, du mélange, du métissage. Je ne parle que de plantes, mais c'est un prétexte fabuleux... On reste dans le monde du vivant et il y a des équilibres à trouver...

Tout le monde me demande : « Mais quel métier fais-tu ? » Ceux avec qui je travaille ont tous des noms ronflants, ce sont de grosses pointures, et je dis : « Moi ? Je ne suis rien ! » Mais la solution a été ce lieu : quand ils viennent une fois ici, ils ne me demandent plus quels sont mes diplômes. J'ai une astuce assez amusante quand ils m'énervent trop : j'ai fait partie de la seule promotion où il y a eu une formation à l'ENA pour des gens soi-disant sans diplôme. Quand ils m'emmerdent, je dis : « Dans le cadre de la formation qualifiante, j'ai fait l'ENA ! »

24 Cela les fait taire aussi. Je suis toujours entre l'institutionnel et le non-institutionnel, dans le défrichage, mais j'ai toujours pilonné pour que le défrichage soit pris en main par l'institutionnel. Je suis une fille de la laïque, de l'exemplarité, du fait que tout le monde a droit à l'éducation, a droit à un peu d'aisance. Je suis la laïque pur jus à en crever, mais par la vie quotidienne... La formation, c'était tous les lundis. Je n'en pouvais plus, j'étais crevée. C'est formidable pour des gens comme moi qui n'ont fait que du travail de terrain. Quand je me suis retrouvée à Matignon avec tous ces ministres, tous avec leurs conseillers, leurs secrétaires d'États... ça commençait à me préoccuper ces histoires sur les jeunes de banlieue. Eux étaient tous autour de la table avec leurs chiffres, je voyais bien qu'ils étaient dans l'erreur tous ces cons d'énarques...

Quand, en aménagement du territoire, je me ramène avec des architectes de renom, les élus n'en reviennent pas ! Je suis chef de projet quelque part, mais pas au sens de leader, plutôt au sens de : « Tu tricotes toutes les connexions pour que ton projet rentre. » J'y réussis quand plus personne n'a besoin de moi. Quand je commence à avoir les scénographes, les architectes et que l'élu commence à raconter la bonne idée qu'il a eue et que c'est évidemment la mienne, j'ai gagné. Là où c'est moins fructueux, c'est qu'il n'y a aucune reconnaissance au point de vue professionnel. Les copains Verts, maintenant, ils peuvent m'appeler en disant : « Tiens, toi qui a toujours des bonnes idées... » Le problème est qu'ils ne voient pas que je suis en veille permanente. S'il y a un débat en Suisse sur les terres alimentaires, j'y vais ; je suis à Madagascar plus souvent qu'il ne faudrait, à Marseille quand ça chauffe... Tout ça, ce sont des coups pour te mettre au bon niveau de cette bagarre. Pour défricher sur le développement durable, la biodiversité, les produits dérivés, tous les sujets qui ont rapport avec ce que tu voudrais faire porter... Mais bon, c'est la limite du métier de défricheur.

25

On voit les arbres, mais on ne voit pas ceux qui les ont plantés...

Quand tu plantes un jardin, ce n'est pas tant les plantes que tu as plantées qui comptent, c'est tout ce qui s'est fait autour de ces plantes.

Il faut faire

C'est quand même un trajet de femme solitaire. Tu nous disais, tout à l'heure, que, quand tu étais jeune, tu étais en « maison de filles-mères ».

C'est l'itinéraire solitaire d'une lutte de femme, mais qui croise toutes les luttes, c'est normal. En réalité, j'ai vécu dans un contexte de « sortie de guerre », parce que je suis née en 41. J'étais surtout la fille aînée d'instituteurs de campagne, où, évidemment, l'institutrice doit s'occuper des pauvres. Dès l'âge de cinq ans, j'accompagne ma mère. Des histoires qui ont l'air de dater du Moyen Âge, mais qui sont quand même relativement récentes : le charbonnier qui arrive, la gosse du charbonnier qui n'a qu'une orange à Noël. C'était tous des Espagnols qui s'étaient tapés leurs histoires affreuses, qui n'avaient pas de lieu, qui étaient dans la forêt... Je faisais le

26 tour, avec ma mère qui s'extasiait : « Oh ! C'est joli ça ! » Je voyais que, par exemple, il y avait des boîtes de Nescafé pour boire. Du coup, je suis toujours pour les détournements d'usage. C'est autre chose, mais bon, très tôt, je me suis donc occupée du social, coudre, rapiécer, etc. On avait le vestiaire de la laïque parce qu'il fallait se comporter comme les curés, les bonnes sœurs, parce qu'il ne fallait pas d'histoire. Mon père était instit, mais il était aussi secrétaire de mairie, donc j'aidais aussi bien à faire les listes électorales. Il y avait toujours la partie politique. Il fallait former les gars qui sortaient du service militaire. Je veux dire qu'il y avait toujours la table de la cuisine : c'était l'endroit où il faisait chaud, et puis ma mère faisait ses corrections, faisait la bouffe, surveillait les devoirs des gars de vingt ans qui revenaient du service militaire parce qu'il fal-

lait qu'ils repassent des concours et qu'il n'y avait plus de place dans la ferme.

En tant que fille aînée, j'ai connu le truc classique : mon frère avait quatorze mois de moins que moi, mais il était le premier, moi la deuxième. J'étais donc considérée comme bête. Alors, à quinze ans, il y a eu la grande décision de rentrer dans une école ménagère. J'étais saisie, pétrifiée ! Il n'en n'était pas question, mais il fallait qu'on paye les études de mes frères... Il fallait que, moi, je fasse quelque chose, que je dégage. J'ai dit : « Je pars en Afrique ! » Ça les a un peu secoués. J'ai donc été autorisée à passer le concours de l'École normale pour avoir des études gratuites. Là, l'enfermement, ça a commencé à me friser les moustaches. J'ai été institutrice d'école maternelle. J'en avais marre d'apprendre qu'il fallait, pour raconter des contes aux enfants, s'asseoir à leur hauteur, se mettre par terre petit à petit pour qu'on ne voit pas le fond de ta culotte. Cela commençait à être l'époque où les femmes portaient des pantalons, alors j'ai porté des pantalons. Et j'ai été exclue à cause des pantalons. À l'école, on pouvait mettre des pantalons l'hiver et j'ai pu mettre des pantalons en maternelle. C'est une lutte acquise. En fait, j'ai été dans des enfermements permanents.

À l'École normale, on était traitées comme des bonnes sœurs. Arrive la guerre d'Algérie, je suis tombée amoureuse d'un gars qui était au FLN. Il me dit : « Tiens-toi prête si on fout le camp en Algérie. » Je ferme ma gueule, j'étais dans ma dernière année. Comme toute femme, j'avais vécu des attouchements. Je m'étais dit : « Le jour où ça doit arriver, je veux pas chipoter... C'est du bon », mais je n'avais aucune idée de ce que c'était, « du bon ». La première fois a été la bonne, je tombe enceinte ! Je ne me suis pas démontée ; en tant que normalienne de France, je me suis battue parce qu'on virait toutes les normaliennes enceintes. J'ai dit : « Ou vous ne me virez pas ou bien je pars ! » Ma mère

27

a fait une lettre de vingt pages pour que je sois punie très fortement. Cela a eu un effet contraire, je suis la première normale de France à ne pas avoir été virée. Mais mes parents m'ont quand même imposé l'enfermement quand le fiston est né. Je suis donc entrée en maison de mère célibataire tout en étant instit. Je laissais le fiston à la crèche, où j'ai connu les horreurs qui se passaient pour les jeunes enfants dans les enfermements. Parce qu'au fond, j'étais une prostituée, une fille de ferme engrossée par les fermiers. J'en ai eu marre au bout d'un an ou deux d'être institutrice ; j'étouffais et puis, en réalité, je faisais ça depuis quinze ans. Du coup, mes parents m'ont fait enfermer en HP. J'ai connu l'HP, j'ai connu les jeunes médecins qui te font la leçon alors qu'ils sont vraiment plus nuls que toi. Et là, arrive mai 68.

28 J'ai participé à toutes les réunions des féministes – même si elles n'auraient peut-être jamais osé faire ce que j'ai fait. À l'époque, c'était suffoquant. Si je retourne aujourd'hui dans mon village, je suis sûre qu'ils m'élisent maire tout de suite, alors qu'ils m'ont craché dessus. Même le pasteur qui m'accompagnait contre les flics, je l'entends encore dire une parabole de la Bible sur les prostituées. Alors que je croyais être respectée : « Françoise, on va l'aider », ils me prenaient pour une prostituée. Même mon plus proche voisin pensait que si j'allais à Paris, c'est parce que je faisais le tapin pour ramener de l'argent. Par exemple, la pharmacienne qui était sympa avec moi quand j'allais acheter la pilule, je la trouvais devant les gars du Front national disant : « Passe-moi l'expression, elle se fait enculer par son bouc ! » Ça me lessivait ! Là, j'en parle encore avec émotion. Ça a été en permanence une lutte du regard que l'on porte sur les femmes et sur leur positionnement. C'est une lutte personnelle, mais qui a essayé d'apporter sa participation. Au début, ce n'est pas conceptuel : il faut faire.



“La crèche sauvage”